

Alvaro Mutis, ou le désespoir optimiste

François Maspero, *Le Monde*, 23 février 1998

Une tranquille maison du quartier de San Jeronimo, dans le sud de Mexico, au-delà du parc de Chapultepec et à l'écart des immenses avenues de la ville la plus polluée du monde. Le vent froisse les feuilles du bananier dans le grand patio semé de gazon. Vous traverserez la cuisine où Carmen, la compagne d'Alvaro Mutis, prépare sur le grand fourneau des plats aux odeurs douces et poivrées. Alvaro Mutis vous tendra un verre de whisky ou de tequila avant de vous introduire dans la pièce où il travaille. Vous entrerez en évitant les chats silencieux, gardiens vigilants des lieux.

Sur le bureau, l'instrument magique : une prosaïque Smith Corona dont sont sortis Maqroll le Gabier, Abdul Bashur, Flor Estévez et les mille personnages, conquérants illustres ou obscures prostituées, qui hantent ses poèmes et ses romans depuis cinquante ans. Près de la machine à écrire, une statuette représentant le capitaine Cuttle, personnage de Dickens particulièrement cher à son propriétaire. Du plafond pend un petit vase arabo-andalou, d'un vert translucide patiné par les siècles. Une grande table couverte de livres : encyclopédie des tramp steamers, anthologie d'Anna Akhmatova, *Journal* de Julien Green, *Mémoires intérieures* de François Mauriac, tout Céline, une biographie de François Joseph... Derrière la table, un mur entièrement tapissé de biographies de monarques, de mémoires de grands personnages, dont se détache une collection très complète d'objets byzantins. Sur l'autre mur, ses vieux amis les poètes : Antonio Machado, qui déborde de son rayon, Apollinaire en édition originale, Valery Larbaud, *Résidence sur la terre* de Neruda, l'œuvre du surréaliste argentin Enrique Molina. Sans chercher beaucoup, on doit trouver les livres fétiches de l'écrivain, qui sont aussi ceux que Maqroll, son héros favori, son double, conserve jalousement dans son sac de marin : *les Mémoires d'outre-tombe*, *les Mémoires* du cardinal de Retz, ceux du prince de Ligne, sans oublier les œuvres complètes de Balzac et de Simenon, ni les Fioretti de François d'Assise, Jean de la Croix et les grands du Siècle d'Or.

Et puis vous découvrirez les photos de famille. Cette famille, plus fidèle que celle à laquelle on est lié par la nature, qu'un homme se constitue au fil des ans : portraits du dernier tsar et de la tsarine, de Philippe II et de sa fille Catherine Micaela, Proust sur son lit de mort, Borges aveugle dans les ruines de Tehotihucan, Joyce assis dans l'herbe, un bandeau noir sur l'œil, Conrad, Baudelaire, Valery Larbaud, Céline. Et l'ami de toujours, « Gabo » Gabriel Garcia Marquez sur une photo qui remonte au temps où il était reporter à El Espectador.

Des photos de l'auteur aussi, en grand voyageur comme il se doit : sur un chameau au Caire, dans une rue d'Istanbul, avec des amis à Bogota ou à Paris. Du salon voisin, parvient l'air d'une cumbia d'un lointain village colombien sortant d'un 45-tours.

Vous bavarderez ainsi jusque tard dans la nuit, de traversées sur des cargos rouillés, de ports du bout du monde, de la qualité comparée des whiskies clairs et des whiskies ambrés, de la supériorité du waterzoï gantois sur l'anversois, de la profonde philosophie des chats qui veillent sur le Bosphore depuis Byzance, de la splendeur immuable de Saint-Jacques de Compostelle, de la grandeur des empires disparus celui de Theodora ou celui de Charles-Quint. Il vous parlera de « l'énorme bêtise du progrès » qui a valu à l'humanité Auschwitz et Hiroshima. Il vous citera la réplique de Bonaparte, prenant possession des salons du Luxembourg au premier jour du Consulat, à Lannes qui lui disait : « C'est triste, ça... » : « Oui, comme le pouvoir. »

Et voici qu'au détour d'une histoire narrée avec la verve d'un romancier picaresque espagnol cet homme dont les propos semblaient signifier qu'il est revenu de tout partira soudain d'un grand rire sonore d'enfant et lancera son exclamation coutumière : « Ah, quelle merveille ! »...

Autant l'avouer : je ne suis jamais allé dans la maison d'Alvaro Mutis... Mais j'en ai tant entendu parler, j'ai lu tant de choses sur elle qu'elle m'est devenue un de ces lieux familiers qui finissent par hanter la mémoire avec plus d'insistance que si on les avait vraiment connus. Elle est pour moi comme d'autres lieux, réels ou imaginaires, qui peuplent ses récits : la maison d'Araucama au cœur des terres chaudes de la cordillère colombienne où se rejoignent le paradis perdu de son enfance et la quête sans fin de l'âge mûr de Maqroll ; ou la chambre de la Shidah Caddesi, à Istanbul, « juste au-dessus de la boutique de l'oculiste », d'où l'on perçoit le battement des vagues contre les pierres de la forteresse, cette chambre, écrit-il dans les *Éléments du désastre*, où on l'attend et où il n'ira jamais ; ou encore les chantiers ruinés du port de Pollensa, à Majorque, où, au bout de tant d'aventures, Maqroll est venu abriter son désenchantement lucide... Il est massif, l'épaisse chevelure blanche rejetée en arrière, le verbe haut, prêt à affronter les éléments à condition de ne pas oublier sa casquette de marin breton. Il tient et se garde de le laisser oublier de son ancêtre le savant José

Celestino Mutis qui conduisit une légendaire expédition botanique dans le vice-royaume de la Nouvelle-Grenade. Beaucoup de superbe, un rien de canaille, quelque chose entre l'hidalgo et le bourlingueur. Un appétit, une gourmandise pour la vie qui éclatent à chaque geste, dans chaque parole. Et la qualité magnifique de donner à chacun de ses amis l'impression qu'il est son meilleur ami. Il aime le contact physique avec ses lecteurs ses fans qui forment un vrai « club Mutis », qui tous, toujours, lui posent la même question : « Maqroll le Gabier, est-ce vous ? » Maqroll le Gabier (étrangement, en français, « Maqroll el Gaviero » par le caprice de son premier éditeur parisien qui pensait que ne pas traduire le surnom le rendait plus exotique) est le double d'Alvaro Mutis comme l'ombre peut être le double de la lumière.

L'écrivain a fait d'étranges métiers pour un poète : représentant de compagnies pétrolières puis de grandes firmes de Hollywood, il a, entre bien d'autres emplois, prêté sa voix au doublage des Incorruptibles. Maqroll, lui, apparaît dès les premiers poèmes, non nommé d'abord, comme le narrateur d'improbables aventures, tel ce « Voyage » daté de 1948 où on le voit conduire un train aux wagons jaune canari qui part une fois l'an et conduit en plusieurs mois ses voyageurs des hauts plateaux glacés aux terres chaudes, à travers plantations de café et bois d'eucalyptus. « Improbable »... mot qui revient souvent sous la plume d'Alvaro Mutis. C'est le cours entier de la vie et son irrésistible désordre qui sont désignés ainsi. L'ordre n'existe qu'aux deux extrêmes : dans le souvenir de l'enfance perdue et dans l'acceptation de la mort qui rend tout « irrémédiablement » (autre mot récurrent) illusoire. Maqroll navigue de l'une à l'autre, se perdant en mer, dans les marais des estuaires, dans les bouges des ports, au fond des mines qui l'enveloppent comme un utérus, et y puisant quelques raisons de survivre dans l'attente de l'ultime rencontre : « Chaque poème est un oiseau qui fuit / le lieu marqué par le fléau... / Chaque poème est un pas vers la mort... / Chaque poème est un fracas / de voiles blanches qui s'écroulent / dans le ruissellement glacé des eaux... / Chaque poème égrène sur le monde / l'âcre épi de l'agonie. »

Les enfants se créent des compagnons imaginaires pour converser et jouer avec eux : Borges a raconté que les siens s'appelaient Kilo et Moulin. Ordinairement ces personnages disparaissent avec « l'âge de raison ». Fort heureusement pour ses lecteurs, Alvaro Mutis n'a jamais atteint l'âge de raison. Encore que son compagnon de rêves soit éminemment raisonnable, par sa philosophie de l'existence, par son humble soumission aux arrêts d'un destin toujours imprévisible, dont il tire un souverain orgueil. De poème en poème, quarante ans durant, puis, à partir des années 80, de roman en roman (chaque roman part d'images des poèmes pour les relier par le fil d'un récit), Maqroll est devenu si réel que, dit son auteur, il a fini par lui échapper : peut-être est-ce pour le faire rentrer dans le rang qu'il a fait dernièrement apparaître sur le devant de la scène le personnage d'Abdul Bashur, « le rêveur de navires », alter ego de Maqroll comme Maqroll l'est d'Alvaro Mutis, et qui trame « mauvais coups » et trafics étranges des tapis aux armes avec une ruse orientale que fait chaque fois sombrer un cœur trop généreux.

Et pour brouiller définitivement les pistes, voilà qu'Alvaro Mutis s'est laissé pousser une moustache qui lui donne un air légèrement levantin au point que certains de ses amis se sont empressés de l'appeler Abdul.

Je dis parfois à Alvaro Mutis qu'à tant désespérer du monde et à tant rêver d'une beauté d'un ordre merveilleux et idéal il fait preuve par là-même, au cœur du plus noir pessimisme, d'une forme singulière d'optimisme, puisqu'il persiste à croire envers et contre tout en l'existence, dans un temps et un espace inconnus des hommes mais espérés de tous, de cette beauté et de cet ordre. Comme Maqroll, « nourri de la sève de son malheur », comme tous les grands vaincus qu'il chante, Alvaro Mutis a appris à ne rien perdre des plus minuscules jouissances du quotidien.

Dans son récit de la mort de Pouchkine, il évoque la dernière vision du poète sur son lit d'agonie : la peau limpide et fraîche de la femme aimée qui lui rappelle la source de son enfance et de sa terre natale, « sa terre de miracles, d'exploits, de forêts sans limites d'églises aux coupes dorées ». Pouchkine, Alar l'Illyrien de la « Mort du stratège », Bolivar du « Dernier Visage », Maximilien, tous ces vaincus irrémédiables, superbes dans leur dérélition même, connaissent, comme Maqroll le Gabier, ces instants de « lucidité vertigineuse ». Faut-il, alors, imaginer Maqroll heureux ? De son rire tonitruant, Alvaro Mutis balaie la question.